

L'ESPRIT DE SYNTHÈSE

DANS L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

I

L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

Il y a bien des années, dans un petit livre où je cherchais à préciser, à illustrer par une fiction, les rapports de la Science et de la Vie, je montrais un étudiant — un étudiant parisien de la fin du XIX^e siècle — en quête de vérité profonde, substantielle, créatrice d'action réglée et joyeuse, qui frappait à toutes les portes du haut enseignement et qui n'aboutissait qu'à des constatations décevantes.

Le « domaine immense des recherches qui concernent l'homme » lui apparaissait singulièrement anarchique : « La philologie avec ses subdivisions, l'histoire avec ses sciences auxiliaires, une prodigieuse multiplicité de matières, tant de siècles, tant de peuples, tant de langues, tant de faits et tant d'œuvres — quels étaient les rapports, quel était le but de tout cela ? Et de tout cela, qui s'appelle les « Lettres » à la Sorbonne, quel était le rapport avec l'ensemble de ce qui s'appelle le « Droit » ?¹ » « Quant aux recherches que la Sorbonne nomme par exclusion les « Sciences », leurs plus hautes hypothèses ne lui procuraient qu'une lueur douteuse » ; et il ne voyait pas « qu'on s'attachât à bien en préciser la valeur et la portée, pas plus que la valeur au reste et la portée de chaque science et de la Science »². La philosophie, enfin, lui

1. *Vie et Science, Lettres d'un vieux Philosophe strasbourgeois et d'un Étudiant parisien*, 1894, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 99.

semblait trop ésotérique. C'était un jeu de dialectique subtile ou un inventaire de systèmes curieux. C'était une spécialité d'idées générales, si l'on peut dire, et non une pensée unificatrice, mêlée à la science pour la diriger et la résumer¹.

Son confident — un vieux philosophe strasbourgeois — reconnaissait que dans « ce corps agissant de la science, qui est le Haut Enseignement », il ne circulait pas une vie assez riche, il ne s'affirmait pas une âme assez consciente et décidée, pour que son contact, son action communiquât « aux âmes languissantes l'espoir, la force et la vie »². Il constatait, d'ailleurs, la misère, subie ou acceptée, des institutions scientifiques : « Treize millions pour la science sur trois milliards (le budget d'alors), et qu'il a fallu parfois disputer, arracher de vive lutte ! Je sais telle Faculté qui « se flatte » de rapporter à l'État... Un jour viendra, je l'espère, où l'on traitera ce temps-ci de barbare³. »

Et le vieux philosophe strasbourgeois, joignant à la critique l'exposé de ses vues propres, l'ardente expression de sa foi scientifique, entrevoyait une réforme interne, profonde, des hautes études, une organisation de la synthèse.

Il admirait les cadres de la vie académique allemande : les *Universités* (c'était avant que Liard eût restauré chez nous le mot, sinon la chose), la *Faculté de Philosophie*, où les sciences et les lettres trouvent leur unité, — théoriquement. Mais il montrait que l'Allemagne était travaillée, elle aussi, par des préoccupations ou trop utilitaires ou trop techniques. Dans ce somptueux agencement de l'Université de Strasbourg il ne voyait qu'orgueil national, que faste scientifique, non pas une âme inspiratrice d'unité.

Il évoquait les époques héroïques où — sur la montagne Sainte-Geneviève, à la voix d'un Abailard, dans l'Université de Berlin, au souffle d'un Fichte — la foi s'enflammait parmi des foules d'étudiants. Il citait en frissonnant les nobles paroles de ce dernier sur la destination du savant : « Je suis appelé à rendre témoignage de la vérité ; ma vie n'est rien, mais de mes efforts dépendent une infinité de choses. Je suis prêtre de la vérité ; je suis à son service, je me suis engagé à tout faire, tout oser, tout souffrir pour elle ; si pour elle je suis haï et persécuté, si je dois mourir à son service,

1. *Ibid.*, p. 100.

2. P. 117.

3. P. 120.

ferai-je rien de plus, rien autre que ce qu'il me fallait absolument faire¹ ? »

Il rappelait le rôle agissant d'intermédiaire intellectuel joué, avant que l'Alsace ne fût devenue une proie pour les appétits de l'Allemagne impérialiste, par cette hospitalière et libérale ville de Strasbourg. « C'est par Strasbourg, c'est par le séminaire protestant, la Faculté de théologie et celle des lettres, c'est par les travaux d'un Reuss, d'un Willm, d'un Bartholmès, de bien d'autres, que pénétraient en France les systèmes apparus et les méthodes découvertes dans les Universités allemandes. » Là Edmond Schérer, Albert Dumont commencèrent à penser; là ce dernier, qui devait consacrer, user ses forces à la réforme de notre enseignement supérieur, formulait, dans un journal intime, ces vœux émouvants : « ...Plaise à Dieu que je sois utile et que ma vie ne se passe pas comme celle de ces misérables qui mangent, boivent et dorment sans vivre un instant ! Plaise à Dieu que ma sérieuse jeunesse porte des fruits salutaires ! » Là le recteur Chérueil « dénonçait le premier ce savoir *fractionné comme une monnaie courante* »².

Et le vieux philosophe, pour la pleine et belle formation de la recrue humaine, souhaitait que « la préoccupation synthétique subsistât jusque dans l'analyse » : « Par là, disait-il, non seulement le travail de chacun sera plus efficace, et la collaboration de tous plus étroite, mais sur chaque petite recherche de détail se répandra un reflet de cette joie que donne la vue de l'ensemble. » « Il faut, concluait-il, que nos Universités d'analyse se transforment en Universités de synthèse.... Plus de dispersion, d'efforts tâtonnants, de forces mal employées qui refassent des tâches déjà faites ou qui fassent simultanément la même tâche sans le savoir; mais une classification, une hiérarchie, un concert, une commune activité réfléchie d'où résulte une action puissante et salutaire...³. »

1. P. 168.

2. Pp. 164 et suiv.

3. Pp. 174, 179. — J'ai repris ces idées sur l'organisation de la science dans *Peut-on refaire l'Unité morale de la France?* (1901), p. 134; *L'État doit-il être neutre dans l'enseignement?* *Rev. Pol. et Parl.*, 10 sept. 1902, p. 446; divers articles ou notes de la *Revue de Synth. hist.*, notamment t. V, p. 374; VII, 97, 105; XIX, 94, 238; XXI, 1; XXII, 365; XXIX, 1.



Quelques annés plus tard — 1902 — j'avais l'occasion de constater que, s'il restait beaucoup à faire, « beaucoup de réformes avaient été accomplies pour briser les vieux cadres, pour rapprocher les sciences diverses, pour donner une vie commune à tant d'études séparées »¹. Il y avait eu surtout la loi du 10 juillet 1896, qui avait couronné une « lente et méthodique évolution » et qui permettait aux Universités rétablies de mieux réaliser « leur libre fonction scientifique »².

Nous n'avons pas à rappeler ici l'œuvre de Louis Liard : elle est admirable par sa lucide continuité, et elle était animée d'un souffle philosophique puissant. Comme Albert Dumont, qu'il a loué magnifiquement, il voulait que l'Université s'organisât pour donner « après les faits, au-dessus des faits, sortant des faits, les idées générales »³. Il remontait au delà de son prédécesseur : il se rattachait à la Révolution, qui avait conçu, dès le premier jour, l'enseignement supérieur « comme un et multiple à la fois, un ainsi que l'esprit humain d'où vient toute science, multiple ainsi que les objets divers auxquels cet esprit s'applique ». Et, pour son compte, il disait éloquemment : « Des spécialités, sans aucun doute, il en faut dans la science. Le champ est trop vaste pour n'être pas divisé et subdivisé. Mais la spécialité n'est pas la séparation ; la distinction n'est pas l'isolement. Plus au contraire la science pénètre dans le détail infini des choses, plus sont nécessaires les points de repère et les vues d'ensemble. Le spécialisme exclusif est une meule qui pulvérise les idées. Il lui faut un correctif, les conceptions générales. La spécialité étroite, qui ne se rattache pas à des idées plus larges, ne saisit qu'un tout petit coin de la réalité, sans la comprendre, car la comprendre, c'est la relier à l'ensemble.... Là est précisément le propre de l'Université...⁴. »

L'enseignement supérieur doit être, comme l'esprit, multiple et un. Pour cela, il ne suffit pas que, du dehors, un Liard, les succes-

1. *Rev. Pol. et Parl.*, art. cité, p. 446.

2. Liard, *L'Université de Paris*, t. I, pp. 53, 54.

3. Liard, *Pages éparses*, p. 3.

4. *Ibid.*, pp. 170, 192.

seurs d'un Liard aménagent l'unité. Il ne suffit pas que les diverses Facultés, que les divers enseignements dans une même Faculté *puissent* communiquer, ou même soient mis en rapports administrativement dans l'Université autonome. C'est l'unité interne, c'est la vie de l'esprit qui est nécessaire pour que l'Université de synthèse se réalise.

Sans doute, nous serions aveugle et ingrat si nous déclarions totalement inefficace, à ce point de vue, l'œuvre des vingt-cinq dernières années. Les réformes méthodiquement menées par Liard n'ont pas été sans vertu, si elle n'ont pu faire passer son âme même dans le corps des Universités. Et nous croyons très utiles, très suggestives, les dispositions récentes (décret du 31 juillet 1920) qui ont pour objet de « réunir dans l'Université tous les établissements d'enseignement supérieur et services scientifiques du ressort universitaire, publics, départementaux, municipaux ou autres », pour qu'elle constitue, à l'avenir, « le groupement coordonné des ressources scientifiques de la région ». Le même décret, sanctionnant des tentatives intéressantes, donne une existence officielle aux « instituts » et tend, par une vue très judicieuse, à en faire naître un plus grand nombre. « Dans les Universités, dit le rapport préliminaire, l'avenir est aux instituts qui groupent et coordonnent dans un foyer commun les enseignements et les recherches. Il a paru nécessaire de marquer aux Universités toute la latitude qu'elles ont — et dont elles n'ont pas assez usé jusqu'ici — de créer des instituts soit d'Université, soit de Faculté. » Il faut souhaiter, avec le rédacteur de ces pages, que ces mesures donnent « plus de clarté au dehors, plus de sens et de force au dedans à la notion même d'Université »¹.

Ainsi l'orientation est bonne. Mais, encore une fois, c'est du dedans, c'est par leur propre inspiration, qu'on peut seulement soutenir ou exciter, que les Universités, que les grands corps scientifiques, réaliseront l'unité de la science. Seul l'esprit de synthèse peut créer la synthèse.

Que nous soyons loin encore de cet état de grâce où le travail est vraiment fécond, qu'il y ait à cela beaucoup d'empêchements, — et de toutes sortes, — nous comptons le montrer par le menu. Mais la critique du présent n'exclut pas la constatation des efforts

1. *Revue int. de l'Enseignement*, sept.-oct. 1920, pp. 359-364.

et des progrès accomplis ici ou là. Et avant tout, et pour bien des raisons, il nous plaît de constater qu'à Strasbourg d'heureuses tendances se sont manifestées, que précisément à Strasbourg les initiatives les plus méritoires se sont produites ces temps derniers.



Aussitôt après avoir recouvré l'Alsace et la Lorraine, la France s'est préoccupée, comme le dit le Livret de la Faculté des Lettres, « de fonder à Strasbourg un grand établissement d'enseignement supérieur, foyer de libres recherches scientifiques et de culture intégrale ». L'installation et le matériel dont elle prenait possession représentaient, malgré des défauts sérieux, une volonté puissante d'honorer la science, — en la faisant servir au prestige, aux ambitions germaniques ¹ : dans ce cadre imposant, et décevant, de l'Université « Empereur-Guillaume », la France a voulu introduire une activité scientifique supérieure à celle du passé. C'a été résolution officielle et, par bonheur, ç'a été effort vivant. Il y a eu aussitôt entre les diverses Facultés une intense émulation. Aucune n'a plus et mieux travaillé que la Faculté des Lettres ; et c'est d'elle — comme il est naturel ici — que nous allons parler ².

En 1870, la Faculté était composée de cinq maîtres : en novembre 1919, elle en comptait quarante, — comme durant l'été 1914, sous le régime allemand ³, et tous les ordres d'enseignement figuraient sur son affiche. Après la Sorbonne, c'était dès lors, par le nombre, la Faculté des Lettres la plus importante de France. Nous n'hésitons pas à dire que, plus encore que la Sorbonne, elle appelle l'attention, par l'ardeur jeune, par la recherche du mieux qui l'anime.

1. Voir le vibrant rapport de M. Christian Pfister sur *La première année de la nouvelle Université française de Strasbourg (1918-1919)*, dans la *Rev. int. de l'Enseignement*, sept.-oct. 1919. Administrateur, puis doyen, de la Faculté des Lettres, M. Pfister a inauguré les cours, le 20 janvier 1919, en évoquant le souvenir de Fustel de Coulanges, suivant le désir qu'il a entendu souvent exprimé par l'illustre historien à ses élèves : « Si jamais Strasbourg nous est rendu, si l'un de vous y occupe mon ancienne chaire, je le prie, le jour où il en prendra possession, d'accorder un souvenir à ma mémoire. »

2. Outre le *Programme des enseignements et Livret de l'étudiant*, nous utilisons des documents qui nous ont été communiqués et des renseignements que nous avons recueillis sur place. — Dans les grandes lignes, le *Programme* de 1921-22 est identique à celui de 1920-21 : il ne se différencie que par un fascicule mobile.

3. 27 professeurs, 13 privat-dozenten.

La première année, l'affiche était opulente ; mais elle était anarchique : la Faculté le sentit, en souffrit ; tout de suite elle se mit au travail pour que l'affiche de 1920-21 traduisit une réalité nouvelle, conforme au désir « unanime, réfléchi et profond » des professeurs de faire à Strasbourg quelque chose de « vivant ». L'organisation dont nous allons nous attacher à faire ressortir les mérites est née de délibérations du Conseil, de rapports des Commissions spéciales, mais aussi de causeries intimes. Les relations officielles, là-bas, se complètent et s'enrichissent par le contact d'homme à homme. La sympathie, la confiance, la commune flamme de science, qui entraîne beaucoup de professeurs dans l'auditoire de leurs collègues, ont préparé un programme d'enseignements solidaires. Nombreux, du reste, dans ce personnel de la Faculté, sont les amis, les collaborateurs fidèles de la *Revue de Synthèse*, et ce serait une joie pour nous de croire que leur entente en a été facilitée et que, grâce à eux, l'esprit de la *Revue* a quelque peu agi, depuis deux ans, sur la terre d'Alsace.

La première préoccupation de la Faculté fut de discriminer les différentes catégories d'étudiants, de préciser les besoins de chacun et d'adapter à ces besoins l'ensemble des cours dans tous les ordres d'enseignement.

Apprentis, qui sont ou des étudiants véritables ou de libres travailleurs, et qui doivent être *initiés* ; compagnons, qui ont franchi le premier degré et qu'il faut soumettre, dans les disciplines choisies par eux, à un entraînement méthodique ; candidats à cet examen professionnel qu'est l'agrégation : voilà les grandes divisions du public académique, — pour ne rien dire de ce large public que certains cours doivent attirer et qu'une extension universitaire bien comprise, plus opportune en Alsace que partout ailleurs, peut aller chercher au delà de la métropole universitaire. Et une fois déterminés les besoins particuliers, voilà tout l'enseignement orienté de façon très nette.

Quand on parcourt le Livret, on constate que, pour chaque ordre d'études, par un accord des professeurs intéressés, qui succède à l'entente unanime sur les fins générales, trois sortes de cours ont été prévus : des cours d'initiation, des cours supérieurs d'un caractère plus technique, et des cours préparatoires à l'agrégation. Sans doute on peut trouver ailleurs l'équivalent de cette division

tripartite ; mais nulle part elle n'est plus consciente et nulle part elle ne se traduit dans un programme aussi méthodique. Cette forte organisation — en même temps qu'elle guide les étudiants, qu'elle leur impose, au moins moralement, certaines études, certaines curiosités — exige une coopération directe des maîtres. « Conçoit-on, disait le rapporteur, qu'un débutant en histoire ne soit pas initié à réfléchir, au début de ses études, sur l'histoire elle-même, ses méthodes et son but ? (Vérité profonde, observerons-nous, et à peu près partout méconnue.) Est-il admissible qu'il soit lancé dans la broussaille des livres sans être muni de quelques solides leçons de bibliographie générale ? Trouve-t-on rationnel que, dans une Université aussi riche que la nôtre en compétences diverses, personne ne lui fasse connaître, j'entends d'une façon très générale, ce que sont les diverses sources de l'histoire et comment on les utilise ? » Et le Livret comporte — pour le plus grand bien des professeurs eux-mêmes — des cours généraux professés en collaboration.

Cette entente systématique, si elle est nécessaire pour assurer l'efficacité de l'enseignement, ne l'est pas moins pour assurer le progrès de la science. Et on peut même soutenir que l'entente n'est efficace au point de vue pédagogique que lorsqu'elle l'est, d'abord, au point de vue scientifique. La Faculté des Lettres de Strasbourg l'a bien compris ; et c'est pourquoi elle s'est emparée de ce mot — à la mode — d'« institut » et a fait des Instituts l'armature solide de tout le travail accompli par elle. Un Institut est laboratoire de science : la multiplication des Instituts manifeste ici la volonté de ne pas tout sacrifier — comme dans certaines Universités — à cette mangeuse de forces intellectuelles qu'est l'agrégation. Un plan rationnel et — il faut l'ajouter — le nombre des professeurs permettent, à Strasbourg, des réserves de temps pour la recherche.

Philosophie ; Langues et civilisations de l'Orient ; Antiquité classique¹ ; Sciences historiques ; Langues et littératures modernes² : tels sont les grands cadres de la Faculté. Chacune de ces divisions comprend des Instituts. Il s'y ajoute des Instituts isolés : Histoire

1. Dans le fascicule mobile de 1921-22, *Antiquité* est remplacé par *Philologie*.

2. Dans le même fascicule mobile, cette rubrique générale a disparu.

des religions, Linguistique générale, Histoire de l'art, Musicologie, Littérature comparée, Géographie.

Il y aurait des objections à faire au sujet de cette classification — et en particulier de ces « Sciences historiques » qui rappellent la prétention de l'histoire étroitement conçue à être l'histoire par excellence. — Le Livret, d'ailleurs, insiste sur les relations qui existent hors cadres, entre tel Institut et tel autre ou tel groupe d'Instituts. « Il ne saurait y avoir, note-t-il par exemple, de cloison étanche entre la Section de langue et littérature françaises et toutes celles qui ont trait à l'histoire de la France et du génie français sous toutes ses formes¹. » Il invite l'étudiant à discerner les affinités profondes des études « littéraires » : il l'invite aussi à chercher en dehors de la Faculté des Lettres, en dehors même de l'Université, dans les Bibliothèques spéciales, les Archives, les Musées, — et dans « le plus beau de tous, cet admirable musée vivant d'art et d'histoire qu'est la ville même de Strasbourg, avec ses vieilles demeures dominées par l'incomparable cathédrale », — auprès des Sociétés savantes, toutes sortes de ressources précieuses pour ses travaux particuliers².

Ce qui nous paraît le plus regrettable, c'est l'abus qui a été fait du mot d'« Institut ». A la Table des matières, sous cette rubrique, il y a *vingt* mentions, — dont certaines désignent tout un groupe. Les Instituts pullulent....

A y regarder de près, il y a là des Instituts véritables, et il y a des « séminaires » devenus des Instituts par simple baptême. Il semble qu'on ait mis en disgrâce le mot — pourtant bien français, bien sonnant, expressif — de séminaire, parce que l'Église, d'une part, les Allemands, de l'autre, l'ont adopté. Il semble surtout qu'on ait voulu satisfaire tous les appétits scientifiques, égaliser les situations en donnant son Institut à chaque professeur, ou à peu près. Mais c'est ne tenir compte ni de l'étymologie ni de l'usage.

L'Institut Pasteur, les Instituts Solvay, les Instituts américains ou allemands sont des institutions puissantes, à des titres divers, qui associent de nombreux efforts, qui disposent de grandes ressources. Qu'il y ait à l'intérieur de nos Universités des Instituts,

1. P. 64 ; cf. p. 66.

2. Voir notamment pp. 43, 57. — Le programme des certificats de licence a été, pour certaines matières, constitué dans le même esprit.

soit — dès lors qu'une coopération s'établit pour des fins précises et qu'il s'est constitué un équipement scientifique, en quelque sorte, approprié à ces fins. Que la Faculté des Lettres de Strasbourg comprenne un Institut de Philosophie, un Institut d'Histoire, — et même d'Histoire d'Alsace, — un Institut de Langues et Littératures modernes, — et même un Institut de Littérature française, de Littérature allemande, — etc., voilà qui va fort bien ; et certains de ces Instituts peuvent être actifs et prospères, bien adaptés à la situation géographique et morale de l'Alsace¹. Mais que l'enseignement de l'Histoire soit donné « dans *sept* Instituts par un groupe de *huit* professeurs », voilà qui fait sourire. Un Institut dirigé par M. X. et qui n'a, en fait de professeurs, que le même M. X., possédât-il sa bibliothèque ou ses collections propres, ne mérite véritablement pas ce titre imposant.

Sans doute, les mots n'ont pas une importance capitale ; et ici le mot a quelque chose de touchant par la bonne volonté, par la volonté de science qu'il proclame. Les mots peuvent, cependant, ou ménager des déceptions, ou encore — ce qui peut-être est pire — jeter de la poudre aux yeux.

On l'a compris, du reste, dans cette Université si bien intentionnée ; et la préoccupation de recouper les groupements un peu factices, de relier les Instituts, trop nombreux et souvent infimes, apparaît sur le vif dans les suggestions du rapporteur et dans certaines réalisations intéressantes, originales, sur lesquelles il nous faut maintenant insister.

Pour empêcher que la Faculté ne se transforme « en une collection de petites chapelles closes », on a conçu et commencé à organiser des *Centres d'études*. Voilà l'idée vraiment neuve et riche de conséquences.

On ne s'est pas contenté de ces groupements par « affinités fondamentales », dont nous avons donné — et critiqué en passant — la liste. On ne s'est pas contenté de ces indications du Livret, de ces invites, dont nous avons parlé plus haut. On a voulu traduire

1. L'Université française n'a garde de faire comme l'Université Empereur-Guillaume : si elle s'attache à l'étude de la civilisation française, elle donne une large place, avec raison, à celle de la civilisation allemande.

de façon plus opérante la nécessité des rapprochements et des pénétrations de disciplines variées. On a constitué des « fédérations libres de professeurs des diverses Facultés résolus à collaborer en plein accord, selon un programme défini par eux, à la formation des jeunes savants de leur spécialité. Les Centres d'études ainsi créés à Strasbourg offrent aux travailleurs des ressources intellectuelles telles que peu d'Universités en sauraient offrir d'équivalentes¹. » Ils comportent, d'ailleurs, l'utilisation de tous les concours, la coopération de toutes les forces vives, même étrangères à l'Université.

Dès maintenant, en plus du Centre d'études antiques qui « est offert, organiquement, par le groupement des Instituts consacrés à l'Antiquité classique² », il y a deux Centres organisés pour les études médiévales et pour les études modernes par deux historiens que connaissent bien les lecteurs de la *Revue*, Marc Bloch et Lucien Febvre. Ce dernier est l'auteur du rapport auquel nous avons fait plusieurs emprunts ; et les éloquentes, les profondes réflexions sur *l'Histoire dans le monde en ruines* par lesquelles il a inauguré à Strasbourg le cours d'Histoire moderne ont paru ici même l'an passé³.

Voici, pour donner des précisions, à quoi tend, par exemple, le Centre d'études modernes : « 1^o Doter les travailleurs du minimum de connaissances suffisant pour les mettre à même d'entreprendre et de pousser des recherches originales *dans toute l'étendue du champ moderne*, sans perte de temps ni gaspillage d'efforts. 2^o Faire naître et se développer dans les esprits cette idée fondamentale (celle-là même qui a présidé à l'organisation du Centre par des professeurs de profession, de spécialisation, de Facultés différentes) : qu'on ne peut étudier l'un des aspects d'une civilisation sans connaître, au moins sommairement, les autres ; que la science est une œuvre collective dans tous les sens du mot : une coopération et une coordination d'efforts distincts, mais convergents. Le Centre ne s'adresse donc pas à une certaine catégorie de spécialistes, historiens, littéraires, philologues, juristes, à l'exclusion des autres. Il les yise toutes à la fois. Il forme des spécialistes en leur donnant les moyens de dominer leurs spécialités. Et s'il porte

1. P. 56.

2. P. 85.

3. Fév. 1920 ; t. XXX, pp. 4-15.

le poids de son effort sur les grands mouvements intellectuels, moraux et sociaux contemporains de la Renaissance et de la Réforme — c'est non pour les isoler, par une coupure artificielle, de ce qu'on nomme « le Moyen Age » — mais pour montrer précisément qu'il n'y a pas plus lieu d'élever des cloisons étanches entre les grandes périodes de l'histoire qu'entre les divers compartiments de la recherche¹. » Le programme du Centre est composé, en effet, de manière à faire analyser les éléments divers dont se compose la civilisation moderne. Et d'une façon générale cette organisation des Centres invite à réfléchir sur le concept de « civilisation ».

Nous croyons qu'au lieu d'être diffuse, en quelque sorte, dans les Centres, la pensée de synthèse gagnerait à être dégagée et concentrée elle-même ; en d'autres termes, que la théorie de l'histoire aurait sa place naturelle à la base de l'enseignement historique. Nous y reviendrons. Mais l'esprit qui inspire tout ce programme est vivifiant. Si les « animateurs » de la Faculté des Lettres soutiennent leur effort et s'ils sont suivis, on peut attendre de belles choses. L'organisation vaudra, ils le sentent bien, ce que tous les intéressés voudront qu'elle vaille : « Ce sera une étiquette sur du papier si tous ceux qui acceptent d'entrer dans un des Centres d'études et de recherches ne s'efforcent pas de faire que ces Centres soient réellement des points de convergence intellectuelle et s'ils n'ont pas la volonté de pénétrer leurs étudiants de cette idée : que celui-là cultive d'autant mieux sa vigne qui regarde plus souvent dans les vignes d'à côté comment opère le voisin et comment vont ses plants². »



Il faut souhaiter que les difficultés pratiques, que la force d'inertie ne fassent pas retomber les maîtres à la routine commode ; et il faut souhaiter que le public réponde à ces initiatives heureuses, que, de la France entière et de l'étranger, des recrues soient attirées par elles. Mais tous les espoirs sont permis.

Heureux professeurs de l'Université de Strasbourg ! Ils ont la jeunesse, pour la plupart ; et les plus vieux ont le renouveau que

1. P. 82.

2. Ajoutons ce détail : la Faculté — surtout grâce à l'activité tenace de deux de ses maîtres, MM. Alfaric et Grenier — est arrivée à mettre sur pied une *Bibliothèque*, qui sera très souple, accueillante aux bons travaux de tous genres nés en Alsace.

donne l'installation dans une Terre promise. Ils ont des ressources matérielles qu'aucune autre Université française ne possède, — Paris mis à part. Ils ont, pour stimuler leur activité, pour enflammer leur enseignement, la conviction qu'ils sont appelés à rendre des services particuliers, que grâce à eux la patrie française reconquiert, non les cœurs, — restés fidèles, — mais les esprits plus ou moins embrumés par les doctrines germaniques, troublés parfois par un impérialisme intellectuel. Ils ont le sentiment que leur influence peut rayonner au loin, que l'Université de Strasbourg — comme la cathédrale de Strasbourg — est destinée à dominer de larges horizons spirituels, à « lier » les esprits dans une religion de vérité.

Aussi le pèlerin qui passe éprouve-t-il une émotion profonde et complexe dans cette cité académique, si riche en souvenirs divers, contradictoires. Il a conscience que dans ce corps massif, taillé à la mesure de l'ambition allemande, pénètre une pensée neuve, prudente et hardie, dont la vertu peut agir au delà même du Rhin.

Il est là, tout près, l'émouvant fossé du Rhin, dont les eaux rapides évoquent tant d'histoire; et derrière, l'Allemagne, haineuse, grondante, inquiétante. Il faut l'observer, cette Allemagne, — et l'Université de Strasbourg fait le guet, — il faut l'observer, non seulement parce qu'elle constitue toujours un danger, mais parce que, toujours travailleuse, elle apporte une riche contribution à la science, et que, toujours spéculative, elle mêle des idées fécondes à ses chimères ou à ses aberrations. Ne faisons pas comme elle après 1871 : ne dédaignons pas les vaincus.

Ici, pour notre part, nous étudierons prochainement la vie de ses Universités — où des problèmes de toutes sortes sont agités, où fermente la pensée en bouillonnements troubles, où s'affrontent, comme dans tout le *Reich*, la réaction et la révolution.

HENRI BERR.